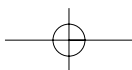


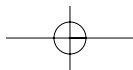
Préface

Au printemps 1978, le dimanche de Pâques, sur une petite route sinueuse dans les hauteurs proches du village de Cana, au sud du Liban, j'interviewais deux paysans au milieu d'un champ de tabac lorsque, soudain, un char israélien franchit la crête montagneuse la plus proche et ouvrit le feu sur nous. Comme dans les films – les premières expériences de ce genre de combats ont généralement cet aspect clairement irréel –, nous avons plongé dans les broussailles, pendant que de grosses flammes orange crépitaient tout autour de nous, dans un fracas d'explosions tellement retentissant que j'ai eu mal à la tête pendant plusieurs heures.

Derrière nous, dans une petite forêt de bouleaux blancs, les fedayins palestiniens avaient établi à la hâte une position de mortier, devant laquelle nous étions passés quelques minutes plus tôt sans savoir que nous franchissions la ligne de front. Le char qui déboulait de la crête à Cana était justement la ligne de front d'Israël, dont l'équipage tirait sur ce qu'il estimait être des « terroristes » : c'est-à-dire, à l'époque, tout être humain en vue. Ce matin-là, il faisait très chaud, et sur mon enregistrement audio on entend encore les cigales chanter dans les buissons, quelques secondes avant que le premier obus siffle à côté de notre voiture.

Pendant que nous prenions la fuite, accrochés aux paysans qui s'étaient eux-mêmes jetés sur le hayon, mon micro était posé contre ma poitrine. Aujourd'hui, quand je réécoute nos cris hystériques mêlés aux détonations, je distingue encore clairement les battements de mon cœur – une sorte de percussion irrégulière dont la cadence augmente à chaque millième de seconde – et Bob Dear, le photographe d'Associated Press, qui hurle à son confrère arménien, Zavem Vartan : « Fais des zigzags, fais des zigzags ! » Il est impossible de décrire précisément le sentiment de panique qui vous envahit à ce moment-là, ou les circonstances précises dans lesquelles la peur





Liban, nation martyre

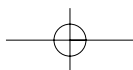
vous submerge. Aujourd'hui, cet enregistrement paraît presque comique, avec cette voix de ténor fou que je prends pour éruiter mes descriptions sans queue ni tête – les obus, la voiture qui prend un virage en faisant crisser les pneus sur le goudron brûlant.

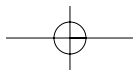
Presque trente ans plus tard je revivrais cette expérience, non plus avec un magnétophone mais grâce à une page tirée de milliers de notes, rapports et comptes rendus que j'ai rédigés au Liban entre 1976 et aujourd'hui. De retour à mon bureau de l'AP à Beyrouth Ouest, j'avais envoyé un simple message informatique à la rédaction politique étrangère du Times, les exhortant à utiliser ma dépêche et commençant mon papier par cette phrase digne d'un mélodrame : « Aujourd'hui, j'ai failli être tué. »

Pourquoi un reporter de presse devrait-il mettre sa vie en péril ? Pour la gloire d'avoir écrit un reportage, un « récit », comme nous autres journalistes appelons ça mal à propos ? Au nom du concept idiot de « scoop », que de toute façon bien peu de confrères aimeraient partager ? Certainement pas par quête du grand frisson. D'ailleurs, le compte rendu que j'avais envoyé au Times fut finalement relégué aux pages intérieures par une nouvelle plus importante : Washington annonçait que les États-Unis avaient négocié un cessez-le-feu mettant un terme provisoire à la guerre au Sud Liban.

Je crois que je suis allé au Liban parce que je pensais, d'une manière quelque peu floue, voir l'Histoire en marche, observer, de mes propres yeux, une petite partie des événements dramatiques qui ont façonné le Moyen-Orient depuis la seconde guerre mondiale. Au mieux, les journalistes se placent au bord de l'Histoire comme les vulcanologues au bord du cratère fumant, essayant d'étudier le spectacle, tendant le cou pour essayer d'entrevoir, parmi la cendre et la fumée, ce qui se passe à l'intérieur. Les gouvernements font tout pour que les choses demeurent ainsi. Je crois que telle est – ou devrait être – la mission du journaliste : observer et témoigner pour l'Histoire, puis, malgré les dangers, les contraintes et nos imperfections bien humaines, la relater aussi honnêtement que possible.

Les historiens perçoivent leur mission différemment. Ils cherchent les sources primaires, les documents émanant des camps qui s'opposent dans un conflit, les minutes des réunions de cabinet, des commissions, les communications militaires sur le terrain, etc. Je peux comprendre le plaisir d'une telle quête de la vérité ; un de mes livres, une Histoire de l'Irlande pendant la seconde guerre mondiale, m'a demandé des années de recherches parmi les archives britanniques et irlandaises, avec cinquante-six pages de notes, deux appendices



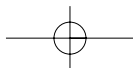


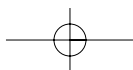
Préface

et une bibliographie de quatre pages. Mais à l'heure actuelle, aucun matériau documentaire de la sorte n'est disponible au Moyen-Orient. En Israël, les chercheurs peuvent travailler sur les premières années de l'État juif, mais il n'existe pas de documents contemporains pour ceux qui voudraient étudier l'engagement désastreux d'Israël au Liban au cours de ces dernières années. Lorsqu'elle a quitté Beyrouth en 1982, l'OLP a emporté certaines archives avec elle, sur les bateaux qui l'évacuaient vers la Tunisie et le Yémen. D'autres sont tombées aux mains des Israéliens. Mais la plupart ont été détruites à Beyrouth même, juste avant l'arrivée de Tsahal, toujours dans la même année. Théoriquement, les documents syriens sur le Liban devraient se trouver derrière la façade imposante des Archives nationales syriennes, au bout de la rue Kouwatly, à Damas, un bâtiment absolument gigantesque devant lequel trône une statue de Hafez El-Assad, le président qui a toujours voulu être le pionnier du monde arabe. Inutile de préciser que ces dossiers sont inaccessibles au public.

Ce livre n'est donc pas un livre académique. Ni, au sens formel du terme, une histoire des conflits au Liban depuis les années 70 ou de l'engagement israélien dans ces conflits. Les lecteurs qui voudraient trouver un récit chronologique de ces événements devraient plutôt se tourner vers *The Tragedy of Lebanon*, par Jonathan Randal, journaliste au *Washington Post*, ou vers l'ouvrage sans doute le plus complet sur l'invasion du Liban en 1982, *Israel's Lebanon War*, écrit par deux auteurs israéliens, Ze'ev Schiff et Ehud Ya'ari. L'analyse la plus profonde sur cette période figure dans le texte de Noam Chomsky intitulé *The Fateful Triangle : The United States, Israel and the Palestinians*, livre à la fois extrêmement détaillé et révolté, qui conclut que « tant que les États-Unis verront dans une Sparte israélienne un avantage stratégique [...] d'autres tragédies surviendront : répression, terrorisme, guerre, voire éventuellement conflit impliquant les super-puissances... »

Depuis la parution de ces livres, et de la première version en anglais de *Liban, nation martyre* (1991), la crise politique au Levant s'est aggravée. La révolte des Palestiniens en Cisjordanie et la création d'une entité palestinienne a montré que l'invasion de 1982 a été vaine. Et la révolution islamique déchaînée au Liban par l'intervention catastrophique d'Israël en 1982 avait créé un climat tellement délétère que pendant longtemps aucun Occidental n'a pu vivre dans ce pays sans crainte d'être enlevé ou assassiné. Un de mes meilleurs amis, l'homme qui m'a encouragé, plus que quiconque, à écrire ce livre, je veux parler de Terry Anderson, chef du bureau de l'AP à Beyrouth, a





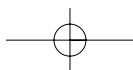
Liban, nation martyre

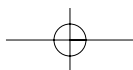
été enlevé pas loin de chez moi le 16 mars 1985, avant de subir quatre années de captivité, enchaîné dans des caves, sous la menace permanente de la mort. Il fut un temps, en 1986, où j'avais tellement peur d'être kidnappé que j'allais à mon bureau de Beyrouth Ouest en roulant à 130 km/h ; ou bien je restais cloîtré chez moi, de peur de subir le même sort que mon ami.

Pourtant, tout au long de ces dernières années, je n'ai cessé d'obéir à un instinct de journaliste, celui de tout conserver : non seulement les dépêches que j'envoyais au *Times* – parfois à raison de trois reportages quotidiens –, mais tous les messages informatiques, tous les comptes rendus et notes personnelles que j'ai rédigés, y compris gribouillés sur des vieux papiers ou des bouts d'enveloppes. Tous ces vestiges de la vie d'un journaliste – les télex furieux demandant confirmation que mes rapports étaient bien arrivés au *Times*, les questions exaspérantes de Londres sur tel ou tel nom de lieu en plein cœur de la bataille, mes propres demandes pressantes pour qu'on m'avance les frais –, je les ai fourrés dans des sacs de linge et des sacs en plastique du duty-free de l'aéroport de Beyrouth. J'ai ainsi gardé des montagnes de carnets, de coupures de presse, de lettres de lecteurs – les sympathiques comme les insultantes –, de communiqués de presse et de photographies.

En farfouillant parmi ces documents, j'ai retrouvé des feuillets marron et rose, sur lesquels des messages en arabe ordonnaient aux hommes de Beyrouth d'emmener leurs familles et de fuir leurs maisons s'ils tenaient à la vie de leurs femmes et de leurs enfants : ce sont les tracts que les avions israéliens larguaient sur la capitale libanaise en 1982. Il y avait là, aussi, les tracts anonymes rédigés par la résistance libanaise au sud Liban, encore inexpérimentée, prévenant les mouchards de leur exécution imminente, et même, dans un sac à provisions tout usé, une paire de menottes en acier et plastique, sectionnées, que l'armée israélienne avait accrochée aux mains d'un prisonnier aux yeux bandés, à Tyr. J'avais gardé des morceaux d'obus israéliens et syriens, des fragments d'une bombe à sous munitions israélienne, un gros bout de shrapnel envoyé dans la montagne du Chouf par l'*USS New Jersey*, datant de la seconde guerre mondiale et le navire le plus puissant sur les mers, dont les canons s'avèrent aussi inefficaces au Liban que la politique étrangère du gouvernement qui l'y envoya.

Nombre de ces dossiers concernent la révolution iranienne, l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques et la guerre Iran-Irak, autant de cahiers d'écolier dans lesquels j'avais laborieusement recopié



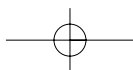


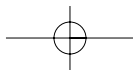
Préface

mes dépêches au stylo. Cependant, la plupart d'entre eux portent sur le Liban, comme une chronique de la destruction d'une nation et d'un peuple sur plusieurs décennies. Ce sont surtout ces archives que j'ai utilisées pour écrire ce livre : voilà pourquoi c'est le travail d'un reporter plus que d'un historien.

Je n'aurais sans doute jamais écrit ce livre si ce n'était pour Terry Anderson, qui apparaît souvent dans ces pages. Pendant que j'écrivais, il croupissait dans les geôles souterraines de Beyrouth Ouest, pleurant de ne pas voir sa femme et sa petite fille qu'il n'avait vue qu'en photo, trouvant réconfort dans la Bible, apprenant à lire le français dans deux vieux journaux jaunis. Parfois, il se trouvait à moins d'un kilomètre de chez moi. Il avait pesté contre ses confrères qui employaient le mot de « terroristes », disant qu'il s'agissait d'un terme péjoratif qui devait désigner les deux camps opposés au Liban, ou alors personne. C'est lui qui m'avait montré comment, lors de l'invasion de 1982, le premier ministre israélien, Menahem Begin, avait fait très souvent référence à la seconde guerre mondiale et à l'Holocauste. Voilà pourquoi, tandis que Terry souffrait dans sa geôle, je cherchais les crématoriums et les fosses aux cendres d'Auschwitz.

Je dois également dire toute ma gratitude à Charles Douglas-Home, rédacteur international puis rédacteur en chef du *Times* pendant la guerre du Liban, jusqu'à sa mort en octobre 1985 des suites d'un cancer. Il m'a toujours soutenu fidèlement quand j'étais menacé, et toujours publié mes articles sans y toucher – quand bien même ils entraient invariablement en contradiction avec les éditoriaux de plus en plus à droite du *Times*. Après l'enlèvement de Terry, Charlie a considéré ma présence au Liban d'un œil extrêmement pragmatique – attitude que j'ai beaucoup admirée. Si, en tant que correspondant du *Times*, j'estimais que le journal devait maintenir sa couverture des événements libanais, que c'était là une chose importante pour le journal, et qu'enfin j'étais prêt à rester là-bas, alors je devais y rester. C'est pourquoi je me suis installé à Beyrouth Ouest et j'ai pu poursuivre la chronique de cette ville pour ce livre. Au successeur de Charlie au poste de rédacteur en chef, Charles Wilson, je suis aussi reconnaissant ; il est venu au Liban pendant une semaine mémorable, à l'automne 1984, a fait le tour des positions des milices dans le Chouf, a été arrêté par les Israéliens et remis à leurs propres auxiliaires libanais, puis ramené de nuit à travers la ligne de front à Beyrouth pour m'aider à écrire mon papier sur la deuxième attaque-suicide contre l'ambassade américaine au Liban. Tout au long de son





Liban, nation martyre

périple, il me rappelait chaque jour que « je serais complètement idiot de ne pas mettre tout ça dans un livre ». Même lorsque le Foreign Office britannique lui envoya un message tout à fait officiel lui enjoignant de me sortir du Liban pour ma propre sécurité, il s'en est remis à ma décision, et je suis donc resté ; c'était une décision courageuse de la part d'un rédacteur en chef car si j'avais été enlevé à Beyrouth, il en aurait été tenu directement responsable. Je dois remercier le groupe *Times Newspapers* pour m'avoir autorisé à utiliser des passages de ma série « La terre de Palestine » dans ce livre, et à citer divers textes ayant circulé entre le bureau de Londres et moi-même.

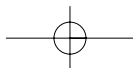
Ni le *Times*, ni ses rédacteurs, ne sont responsables des opinions exprimées ici ; dans certains cas, ils pourront trouver beaucoup à redire à ce qui figure dans ces pages. Ayant attaqué mes articles à de nombreuses reprises, il n'y a aucune raison pour que les Israéliens, les Palestiniens et les Syriens ne condamnent pas ce que j'ai écrit. Car il est une logique de base, presque élémentaire, à laquelle tout journaliste est confronté à Beyrouth : les armées en guerre – ainsi que leurs gouvernements – gagnent à être observées avec une bonne dose de scepticisme, voire de cynisme. Dès qu'il s'agit d'armées ou de milices, il n'y a pas de bons héros au Liban.

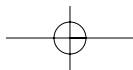
Mais ce livre n'est pas censé être ouvertement politique. S'il pose évidemment des questions, il tente avant tout de comprendre pourquoi tout ce que j'ai vu au Liban s'est produit. Par certains aspects, c'est une quête personnelle au cœur des racines de cette violence dont j'ai été le témoin.

Rares sont les Arabes qui décident d'étudier la tentative d'extermination des Juifs d'Europe, parce qu'ils ne veulent pas susciter la moindre compassion à l'égard d'Israël. De la même manière, peu d'Israéliens sont capables de parler de leur histoire après guerre sans se référer à l'Holocauste – et pourtant ils rechignent souvent à compatir avec la souffrance des Arabes. Ce livre débute en un lieu que les deux camps, pour des raisons différentes, trouveront peut-être inapproprié : non pas au Liban, mais dans les frimas de la Pologne.

Néanmoins, les événements et les gens cités dans ce livre parlent pour eux-mêmes : il revient au lecteur de tirer ses propres conclusions. Je ne propose aucune réponse et n'offre aucune solution.

Depuis que j'ai écrit ces dernières lignes, le Liban a connu à la fois la délivrance et le sang. La guerre civile s'est terminée, mais le conflit international a continué. En 1996, je marchais parmi les restes sanglants d'une centaine de réfugiés déchiquetés par les roquettes



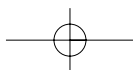
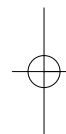
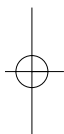


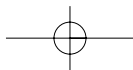
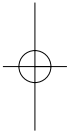
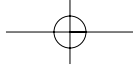
Préface

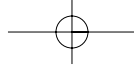
israéliennes, au camp de l'ONU de Cana – l'endroit même où, ironie du sort, commence ma préface. Quatre ans plus tard, la même armée israélienne, soumise aux attaques terribles du Hezbollah, quittait ses dernières positions au Sud Liban pour se retrouver face à la deuxième Intifada palestinienne dans les territoires occupés. Pour revenir enfin l'été dernier et détruire la majorité des infrastructures libanaises dans une guerre meurtrière – surtout pour les civils libanais – contre le Hezbollah.

Une guerre qui a réveillé les vieux démons du Liban. À l'heure où j'écris ces toutes dernières lignes, on entend encore des coups de feu à Beyrouth.

Beyrouth, le 23 janvier 2007







Chronologie

1860 La guerre entre chrétiens et druzes tue 12 000 chrétiens. L'armée française débarque pour protéger les maronites.

1914-1918 Le pouvoir Ottoman au Liban s'effondre pendant la grande guerre. Famine au Liban.

1920 La France obtient de la Société des Nations un mandat pour la Syrie et le Liban, créé l'Etat du grand Liban. Un mandat sur la Palestine est confié à la Grande Bretagne.

1936 Pierre Gemayel fonde le Parti Phalangiste après avoir visité l'Allemagne nazie.

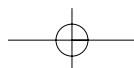
1939-1945 L'armée Britannique et les forces de la France libre conquièrent le Liban et enlèvent Beyrouth aux troupes Vichystes. La France promet l'indépendance au Liban.

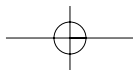
1946 L'armée française quitte le Liban.

1948 Création de l'Etat d'Israël. Exode de Palestiniens au Liban et en Jordanie.

1958 Le ralliement des Libanais musulmans à la république Panarabe promue par Nasser provoque une guerre civile au Liban. Les Marines américains débarquent au Liban à l'appel du président libanais Camille Chamoun, en accord avec la doctrine Eisenhower de résistance au « communisme international. »

1964 L'Organisation de Libération de la Palestine, OLP, est fondée.





Liban, nation martyre

1970 Les milices de l'OLP, expulsées de Jordanie, installent leur quartier général à Beyrouth.

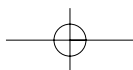
1975 Les phalangistes attaquent l'OLP à Beyrouth, la guerre civile éclate entre chrétiens maronites et musulmans.

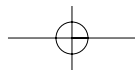
1976 La Guerre civile s'intensifie. Les chrétiens massacrent des Palestiniens à la Quarantaine et à Tel el-Za'atar, les Palestiniens massacrent les chrétiens de Damour. Le président Libanais Frangié invite l'armée syrienne à pacifier le Liban. Les troupes syriennes occupent la quasi-totalité du pays, à l'exception de l'extrême sud.

1978 L'armée israélienne envahit le sud du Liban après un raid de l'OLP qui tue des civils en Israël. Une force des Nations Unies (UNIFIL) arrive au sud du Liban. Israël crée des milices de collaboration dans les zones qu'elle occupe au sud du pays. L'armée syrienne bombarde les quartiers chrétiens de Beyrouth Est.

1980-81 Les combats entre Israël, les milices pro israéliennes et l'OLP s'intensifient au sud du Liban.

1982 Soulèvement islamiste à Hama, en Syrie, l'armée syrienne occupe la ville et tue environ 100,000 personnes. Israël envahit le Liban après une tentative d'assassinat contre l'ambassadeur israélien à Londres. Selon un plan conçu par le ministre de la défense Israélien Ariel Sharon, l'armée israélienne attaque les troupes syriennes dans la vallée de la Bekaa, encerclent Beyrouth Ouest et exigent l'évacuation des forces de l'OLP. Des troupes françaises, américaines et italiennes supervisent l'évacuation d'environ 11,000 hommes de l'OLP. Les femmes et les enfants Palestiniens restent derrière. Après le départ de Beyrouth des forces internationales, le président nouvellement élu Béchir Gemayel est assassiné. L'armée israélienne envahit Beyrouth Ouest, envoie les milices phalangistes chrétiennes dans les camps de réfugiés Palestiniens de Sabra et Chatila. Indignation internationale, manifestations à Tel-Aviv après le massacre de plusieurs centaines de Palestiniens dans les camps de Beyrouth. Les Israéliens se retirent de Beyrouth Ouest, une force internationale de Français, d'Italiens et d'Américains revient dans la capitale libanaise. Le quartier général israélien à Tyr est détruit dans une explosion.





Chronologie

1983 Le QG des français, le Drakkar, et le QG américain à Beyrouth sont rasés par le « Djihad Islamique » en deux attentats suicides, qui font trois cents morts, à quelques minutes d'intervalle. Les gouvernements Libanais et Israéliens s'accordent sur un retrait des troupes israéliennes du Liban si l'armée syrienne se retire aussi. La Syrie refuse. Les factions musulmanes et l'armée Libanaise du président Amin Gemayel s'affrontent. Les Libanais tiennent leur première conférence de « réconciliation » en Suisse. Un attentat suicide détruit à nouveau le quartier général Israélien à Tyr.

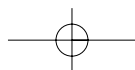
1984 Le gouvernement libanais s'effondre et les forces internationales se retirent de Beyrouth. Le président syrien Hafez el Assad accueille le président Gemayel à Damas. Une deuxième conférence de réconciliation libanaise échoue en Suisse. Des occidentaux sont enlevés à Beyrouth, y compris le chef de station de la CIA, William Buckley, qui meurt torturé. La résistance, principalement par les Shiites, s'intensifie contre l'occupant israélien au sud du Liban.

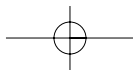
1985 L'armée israélienne évacue Saïda. Israël adopte sa politique du « poing d'acier » de répression militaire contre les villages insurgés du sud Liban. Une voiture piégée tue 80 personnes dans un quartier chiite de Beyrouth (la presse américaine évoquera plus tard une implication de la CIA). Les kidnappings d'occidentaux se multiplient à Beyrouth, y compris Terry Anderson d'Associated Press. Israël évacue Tyr. La milice chiite Amal attaque les camps de réfugiés Palestiniens à Beyrouth. Des attentats suicide visent à nouveau Israël et ses alliés au sud Liban.

1986 La milice chiite Amal reprend ses attaques contre les camps Palestiniens. D'autres occidentaux sont kidnappés. Des centaines de Palestiniens meurent dans les camps assiégés.

1987 L'envoyé de l'archevêque de Canterbury, Terry Waite, disparaît à Beyrouth Ouest pendant des négociations pour relâcher des otages Américains. Les conflits entre druzes et chiites à Beyrouth poussent l'armée syrienne à réinvestir la capitale libanaise. Le siège des camps Palestiniens reprend.

1988 Le parlement libanais ne parvient pas à élire un nouveau président. Des premiers ministres rivaux prennent fonction à Beyrouth Ouest et Est.





Liban, nation martyre

1989 Le général Michel Aoun, premier ministre « chrétien » libanais, déclare la guerre aux troupes syriennes. Beyrouth-Est est assiégé par l'armée syrienne et ses alliés libanais. Aoun capitule.

1990 Aoun est chassé du palais présidentiel et la guerre civile prend officiellement fin.

1993 Israël bombarde le sud du Liban pendant que Beyrouth se reconstruit.

1996 Plus de 200 civils libanais meurent dans l'opération israélienne « les raisins de la colère », dont 106 tués dans un camp de l'ONU à Cana.

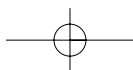
2000 L'armée Israélienne se retire finalement jusqu'à la frontière. Le Hezbollah crie victoire. L'accord d'Oslo s'effondre dans la violence de la deuxième Intifada palestinienne.

2001 Ariel Sharon est élu premier ministre d'Israël.

2005 Rafik Hariri est assassiné.

2006 Janvier : Sharon a une attaque cérébrale, remplacé par Ehud Olmert, qui est élu premier ministre en avril.

Juillet : Les milices du Hezbollah enlèvent deux soldats israéliens et en tuent trois dans un raid transfrontalier. Israël bombarde le Liban, détruisant la majorité des infrastructures à travers le pays.



I

Des photos sépia sur un mur

« Je crois que les racines des arbres ne peuvent pas pousser dans la cendre. »

Stetkiewicz Wojciech, guide à Auschwitz.

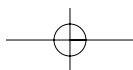
Varsovie, 16 décembre 1986

Il neigeait sur la rue Litewska. Non pas de gros flocons mais plutôt de petites gouttelettes de grésil dures et aveuglantes, qui plongeaient la morne rue de banlieue dans une sorte de brouillard gris. Nous avons garé notre voiture sur le trottoir, près d'un petit arbre dénudé dont les branches luisaient de givre. Les rares passants étaient engoncés dans leurs fourrures. L'hiver avait assailli la Pologne plus rudement que de coutume.

Quand nous sommes montés au deuxième étage du 10 rue Litewska, il faisait si sombre que nous eûmes du mal à lire le nom inscrit sur la porte de l'appartement numéro 15.

Nous avons appuyé sur la sonnette et nous entendîmes le bruit de pattes d'un gros chien derrière la porte, puis un aboiement étouffé suivi de pas d'homme qui traînaient sur le sol et semblaient peiner à atteindre la porte. Elle s'ouvrit finalement sur un vieil homme qui respirait avec peine, les bras ballants le long du corps, légèrement courbé, mais dont les yeux avaient l'éclat de l'adolescence. L'expression d'éternelle jeunesse qu'affiche Szymon Datner n'était toutefois qu'une illusion, elle résultait de sa souffrance.

Nous nous sommes présentés. « Je suis le journaliste venu du Liban », lui dis-je. Il ne sourit pas. Il se souvint de notre conversation téléphonique. Le chien, une énorme bête grise au regard terne et



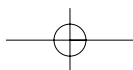
Liban, nation martyre

gentil, trépigna d'excitation quand Szymon Datner nous conduisit dans une pièce exiguë avec une grande bibliothèque sur un mur. Les rayons étaient si chargés que les livres et pamphlets formaient sur leur support des angles bizarres et semblaient devoir s'effondrer d'un instant à l'autre. Lorsqu'il s'assit, Szymon Datner parut plus petit et plus vieux dans sa veste brune zippée. Il nous fit asseoir autour d'une table, chacun à angle droit de son champ de vision, et reposa ses poings fermés sur le bois dans une posture très formelle. « Que puis-je faire pour vous ? » dit-il. Il ressemblait à un archiviste, un de ces universitaires qui s'est résigné à la naïveté des étudiants.

Je lui expliquai que j'écrivais un livre sur le Liban, sur les événements dont j'avais été témoin et que j'avais couverts depuis une décennie ; un livre qui tenterait de comprendre pourquoi les choses s'étaient passées ainsi. Je lui dis que je pensais trouver certaines réponses dans l'Holocauste, que c'était pour ça que j'étais venu en Pologne. Szymon Datner hocha doucement la tête. Il avait survécu à l'Holocauste, il était parmi le petit millier de Juifs polonais à avoir échappé à l'extermination mais à être restés dans leur pays d'origine. Il était aussi un lien ténu, fragile, avec l'Israël sur lequel j'écrivais mon livre. Il était de la génération de Menachem Begin et Yitzhak Shamir. Begin était né à Brest-litovsk, alors une ville polonaise, aujourd'hui en URSS. Shamir venait du village de Rushova à l'Est de la Pologne et avait été à l'école au lycée Hébreu de Bialystok. Son professeur de musique et de gymnastique à Bialystok était Szymon Datner.

« Je me souviens d'un garçon pas très grand, très vif, intelligent. » Datner parlait très lentement. « Toutes les matières étaient enseignées en hébreu, sauf le polonais et l'histoire de la Pologne. J'ai même enseigné la musique et la gymnastique en hébreu. C'est sa langue maternelle. » Datner était fier d'être professeur. « Nos élèves ont été élevés dans un esprit d'amour et d'estime pour la Pologne, et, aussi d'amour pour Israël. Certains élèves ont émigré vers ce qui était encore la Palestine. Chaque année, en tant qu'enseignants, nous voyions passer des centaines d'étudiants dans nos rangs. » Szymon Datner se leva doucement de sa chaise et nous conduisit d'un pas lourd le long d'un couloir qui menait à une petite pièce étroite avec un lit recouvert d'un plaid à carreaux.

De vieilles photos sépia pendaient sur le mur en face de nous. L'une d'elles montrait une classe à la fin des années vingt, les jeunes garçons juifs posaient, droits et attentifs. L'un d'eux, dans la rangée du fond, grimaçait. Un autre avait tourné la tête alors que le photographe immortalisait l'instant. « Peut-être que Shamir est là », remarqua



Des photos sépia sur un mur

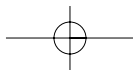
Datner. Nous cherchions en vain le visage joufflu et familial. Datner ne savait pas combien de ces enfants avaient émigré en Palestine, ni combien étaient restés. Au-dessous s'étalait une série d'images plus petites. Chacune d'entre elles montrait un groupe de professeurs assis en rang. La première image datait de 1926, la dernière de 1938, ce qui permettait en parcourant la série de voir les professeurs vieillir ; les visages lumineux et parfois drôles du personnel du lycée de Bialystok avançant inexorablement vers l'holocauste. Il y avait un homme assez corpulent au premier rang qui devait être le proviseur, et derrière, une femme de haute stature, au visage noble et aux cheveux noirs de jais. En dix ans, l'homme était devenu plus large et la femme plus belle. On pouvait essayer de percevoir des changements dans leur expression, une lueur de soucis dans leurs yeux sombres alors qu'en 1938 le photographe prenait ce qui devait être leur dernière photo de groupe. Mais non, rien.

« Est-ce que certains de ces professeurs ont survécu à l'holocauste? » demandais-je.

Szymon Datner plaça alors son index à gauche de la dernière image et le laissa lentement glisser vers la droite, passa le professeur rondet. « Je pense... » disait-il, son doigt glissant sur la jolie femme brune « ...non, pas un seul. » Puis, une pause. « Sauf celui-ci. » Son doigt pointa vers le visage saillant de Szymon Datner.

Il y avait une photo de plus derrière le lit du vieil homme ; un cliché pâle et jauni au bas duquel s'étirait une ligne blanche et inégale. Sans doute l'agrandissement d'une vieille photo déchirée. L'image montrait une jeune femme aux cheveux noirs, remarquablement belle, souriante, avec deux petites filles. C'était la femme de Szymon Datner, Sosannah. Les deux enfants, ses filles, Miriam et Shalomit.

Il avait envie de parler d'elles. « Lorsque les nazis sont arrivés, nous étions détenus avec ma famille dans le ghetto de Bialystok. J'ai pris le maquis, suis allé dans les bois pour devenir membre du réseau des partisans Juifs qui se sont ensuite mêlés aux partisans Russes et Polonais. La moitié des nôtres sont morts au combat. Les autres ont survécu. » Szymon Datner attendit alors plusieurs secondes, sans doute savait-il la question que j'allais lui poser. Qu'était-il arrivé à Sosannah, Miriam et Shalomit ? Il attendit encore avant de parler, parce qu'il ne pouvait pas répondre avec certitude. « Je ne suis pas sûr... » dit-il finalement. « Mais il me semble qu'elles sont mortes dans l'anéantissement du ghetto Juif de Bialystok en 1943. Elles se cachaient dans un bunker creusé sous la maison où nous vivions mais



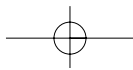
Liban, nation martyre

quelqu'un les a dénoncées aux nazis et, à ce que je sais, elles ont été exécutées sur place. Je ne sais pas où sont leurs corps. Mais tous les soirs, avant de me coucher, je récite pour elles le Kaddish, la prière juive pour les morts. »

Szymon Datner retourna dans son bureau. Il voulait savoir, à propos du Liban. Je lui demandais ce qu'il pensait de ce qui s'était passé là-bas, des événements qui impliquaient Israël et son invasion du Liban en 1982. Les parents de Datner avaient émigré en Palestine avant l'holocauste mais sa mère était morte pendant la guerre. « Je suis allé voir mon père en Palestine en 1947, dit-il. J'étais ravi de voir le lieu qu'une centaine de milliers de Juifs venus des quatre coins du monde avaient pu rejoindre avant la guerre. C'était un refuge sûr pour eux. Et je suis certain que sans la politique du mandat britannique de l'époque, qui interdisait aux Juifs d'émigrer vers la Palestine, des centaines de milliers, voir même des millions de Juifs venus de l'Europe alors occupée par les nazis auraient pu être sauvés. Israël est selon moi la première et dernière ligne de défense du peuple juif du monde entier. C'est mon avis aujourd'hui. »

La conviction du vieil homme lui fit hausser le ton. J'avais une question que je devais lui poser et le prévins qu'il risquait de refuser d'aborder le sujet. Mais comment Israël, la nation qui entre toutes comprenait le mieux l'horreur des massacres collectifs, avait-elle pu laisser les Palestiniens des camps de Sabra et Chatila à Beyrouth se faire assassiner ? Certes, le nombre de Palestiniens tués – presque deux mille – ne souffre aucune comparaison avec les six millions de Juifs exterminés durant l'Holocauste. Mais dans le camp de Chatila, le jour de la fin du massacre, mes collègues et moi nous posions sans cesse cette question parmi l'amoncellement des cadavres.

Szymon Datner regarda droit devant lui. Il avait compris pourquoi je l'interrogeais là-dessus. Il parla doucement, soupesa chaque mot dans un anglais impeccable. « À ma connaissance, les soldats Juifs n'ont pas directement pris part au massacre. C'était un massacre d'innocents, quelque chose que les Juifs ont toujours eu en horreur. Je ne suis pas en position de juger à qui imputer ces crimes, mais je suis sûr qu'aucune main juive n'a trempé dans ce massacre. « Il se tut une dizaine de secondes. « Je sais aussi qu'un autre massacre a eu lieu ; un massacre horrible visant des enfants juifs dans un endroit qui s'appelle Ma'alot, commis par un ou deux membres de l'Organisation pour la Libération de la Palestine. À ce que je sais, plus de vingt enfants sont morts. Bien sûr, ces crimes ne peuvent pas être justifiés, on peut seulement les déplorer et les stigmatiser. »



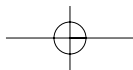
Des photos sépia sur un mur

Parce que Szymon Datner était qui il était, à cause de sa propre tragédie personnelle, parce qu'il avait été témoin de l'impensable, il nous fut impossible de lui faire part de nos propres constats ; impossible de lui dire que ses excuses pour Sabra et Chatila – car il s'agissait bien d'excuses – étaient presque identiques aux parallèles historiques employés par des dizaines de milliers d'Israéliens à ce moment là. Les soldats israéliens qui savaient ce qui se passait, qui n'avaient rien fait pour prévenir un massacre se déroulant à quelques centaines de mètres d'eux, avaient également invoqués Ma'alot quand nous les interrogeons à Beyrouth le 18 septembre 1982. Ils déploiraient le massacre avec la même conviction. Mais nous les interrogeons, incrédules en découvrant la vérité, conscients qu'ils avaient su et choisi de laisser faire. Mais pouvait-on mettre en cause les convictions de ce vieil homme si doux, dont la femme et les filles, la sœur et le frère, les oncles et tantes – à sa connaissance environ trente parents – avaient été assassinées par les nazis ?

Derrière la fenêtre du bureau de Szymon Datner la neige tombait de plus en plus fort, les flocons étaient plus gros et la buée s'installait à l'intérieur de la vitre à mesure que la température chutait rue Litewska. « Il me semble, dit-il, que la meilleure garantie de sécurité pour les Juifs d'Israël serait la compréhension et l'amitié entre eux et leurs voisins arabes. Mais pour un mariage d'amour et d'estime, il faut une condition préalable ; ce doit être un amour mutuel et pas uniquement un vœu pieux des Arabes et des Juifs. »

Szymon Datner s'adossa à sa chaise. Il n'avait plus rien à dire sur les Palestiniens, ces gens qui considèrent eux aussi la Palestine – cette terre sur laquelle ses parents avaient cherché refuge – comme leur foyer. Curieusement, Szymon Datner passa outre l'idée que juifs et les arabes de Palestine pouvaient éprouver le même sentiment d'appartenance pour cette terre. Combien de Juifs reste-il en Pologne, dans ce pays de l'Holocauste, à vivre parmi les fantômes de leurs propres morts ? « Entre quatre et sept mille », estima-t-il d'un ton las. « Nous ne savons pas, car un fait très triste doit être mentionné : à cause de leur terreur, beaucoup de Juifs qui ont survécu l'Holocauste – la plupart d'entre eux même – ont caché et cachent encore aujourd'hui leur identité, se dissimulent derrière la nationalité Polonaise. »

Et Szymon Datner ? Il se remaria après la guerre et sa femme, quoique juive, devint un membre important du Parti Communiste polonais. Au lieu d'émigrer vers le nouvel Israël, il resta pour pouvoir raconter l'histoire de l'Holocauste, publier des livres, des essais et des articles sur l'extermination des Juifs et des Polonais. Il était las



Liban, nation martyre

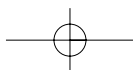
maintenant, et ses yeux, si exceptionnellement jeunes en temps normal, paraissaient fatigués. Il avait 84 ans. « C'est pour toutes ces raisons que je reste ici à travailler, » dit-il. « Et maintenant je suis un très vieil homme, il ne me reste plus qu'à attendre cette fin amère qui nous guette tous ; à attendre de m'éteindre. »

Oswiecim-Brezesc (Auschwitz-Birkenau)

La route de Cracovie à Auschwitz était presque entièrement recouverte de neige. Elle traversait une succession de villages pauvres et nous avons dû ralentir souvent pour laisser passer les fermiers, des hommes massifs sur des charrettes que tiraient de solides chevaux aux naseaux fumants. Il y avait encore des chalets de bois le long des champs, sortes de longues étables dont le centre de la toiture s'affaissait d'avoir trop longtemps supporté son fardeau. Une seule fois, pendant quelques minutes, un soleil pâle et rosâtre perça, mesquin, parmi les nuages gris de neige.

A une dizaine de kilomètres au nord d'Oswiecim, la circulation fût bloquée par un passage à niveau. Nous sommes descendus de la voiture et avons piétiné dans la neige en attendant le train. Il mit longtemps à venir, mais fit entendre son crissement de très loin. Les chemins de fer Polonais utilisaient des locomotives diesel sur les grandes lignes. Toutefois, de la forêt à notre gauche, surgit une impressionnante locomotive à vapeur ; un géant de tubes et de pistons, peint en noir et flanqué de deux énormes déflecteurs sur l'avant, qui traçait une traînée de fumée blanche à travers les champs de neige et traînait un long cortège de wagons de fret.

Ils passèrent lentement devant nous, des wagons à bestiaux, camions à plateaux et le fourgon du chef de train, puis s'éloignèrent doucement dans le brouillard glacé. Les automobilistes les regardèrent machinalement passer et grimpèrent dans leur voiture avec soulagement. Arrivés à Oswiecim, la brume s'était épaissie. Comme beaucoup de villes en Europe de l'Est – et en Irlande – Oswiecim a deux noms, héritage des conquêtes et de la colonisation, des cultures partagées ou vaincues, polonaises, russes ou allemandes. Mais cette ville mérite un pseudonyme, car qui voudrait admettre qu'il habite Auschwitz ? C'est, en quelque sorte, comme si le nom polonais était essentiel à toute plausibilité narrative. Sans quoi, comment quiconque pourrait-il affirmer que la gare locale (un train pour Varsovie toutes les trois heures) est jolie et bien entretenue, reconstruite en brique neuve ? En effet, la gare d'Auschwitz s'est dotée d'une nouvelle

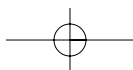


Des photos sépia sur un mur

horloge digitale afin qu'aux heures de pointe les voyageurs pour Cracovie ne ratent pas leur correspondance. Juste un peu plus loin, des voies de garage mènent directement aux usines vieilles de quarante-cinq ans, ces mêmes usines construites par les Allemands pour le travail forcé, toujours en activité, toujours desservies par les mêmes rails. Même Stetkiewicz Wojciech, le guide officiel polonais du camp de concentration, avoua qu'il vivait dans une maison construite à l'origine pour le personnel SS.

Tout cela faisait-il finalement partie de la banalité du mal, selon l'expression d'Hannah Arendt qui est presque devenue cliché parmi les tentatives pour comprendre l'horreur ? Peut-on s'excuser du fait que la ligne secondaire bifurquant à un kilomètre et demi d'Auschwitz – la voie la plus terrifiante du monde – exerce une fascination plus subtile et plus intense que toutes les traces du massacre et de la folie au sein du camp ? Car la voie de chemin de fer qui a emporté tous ces millions d'êtres humains vers les chambres à gaz est encore là, décrivant une légère courbe derrière des fermes, traversant une allée, puis un champ, jusqu'au portail de Birkenau, tout en brique et en ardoise, bien conservé. Grâce aux photographies, grâce aux couvertures d'innombrables ouvrages sur les camps, ce portail géométrique est devenu familier, un repère géographique au milieu d'un paysage étrange qu'on traverse, comme on reconnaîtrait soudain la Grande Muraille ou la Cité Interdite quand bien même on ne serait jamais allé en Chine. Nous l'avions vue en photo. Voilà la Grande Muraille. Ah oui, ce doit être Birkenau ! Je suis sorti de la voiture et ai marché jusqu'à la voie de chemin de fer. Les rails étaient bien là, enserrés par des tire-fonds métalliques qui les fixaient aux vieilles traverses en bois. On pouvait encore envoyer un train au camp d'Auschwitz-Birkenau sans le moindre risque de déraillement, directement vers la rampe de sélection. Il faisait tellement froid que l'objectif de mon appareil photo avait gelé ; mais j'ai pu prendre deux clichés du portail de Birkenau, dont l'une au ras du sol, où la neige lisse recouvrait les rails. À l'intérieur, les aiguillages étaient encore en place pour la voie de garage de gauche, comme si quelqu'un avait tout minutieusement préparé pour l'arrivée d'un dernier convoi. J'ai crû, je pense, que ces photos pourraient faire jaillir une forme de vérité qui m'aiderait à saisir l'énormité de ce qui s'est déroulé ici.

Quatre jours plus tôt, j'étais encore à Beyrouth, passant en voiture devant les camps palestiniens de Sabra et Chatila sur le chemin de l'aéroport : je m'étais dit qu'en Pologne, à Auschwitz, je trouverais peut-être les clés pour comprendre ce que j'avais vu au Liban.



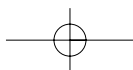
Liban, nation martyre

Pourtant, il me sembla qu'il aurait fallu des années lumières à une navette spatiale pour parcourir la distance qui séparaient les tueries sauvages et incontrôlées du Moyen-Orient de ce lieu glacial et méthodique. Aucun massacre au Liban ne n'est tant soit peu comparable à la dimension, l'acharnement scientifique du mal ici.

L'échelle de l'Holocauste – des Tsiganes, des Polonais non juifs et Juifs – est tellement inconcevable que les dizaines de milliers de morts du Liban me semblaient, en comparaison, presque absurdes. Cela, bien sûr, n'est pas ce que l'histoire devrait nous enseigner. Ce n'est pas la vérité, non plus. Mais si telle était ma perception des choses – ne fût-ce qu'un un bref instant –, moi, un étranger, un non Juif né un an après la mort d'Hitler, alors comment critiquer les survivants ou leurs enfants ? Plus important encore, comment aborder l'attitude de cet État né – comme vous le diront nombre de ses citoyens – des cendres mêmes d'Auschwitz ? Comme il est dit au mémorial de Yad Vashem, à Jérusalem, toutes les victimes juives de l'Holocauste ont été faites citoyens d'honneur d'Israël. En partant de ce principe, visiter Auschwitz n'est pas seulement se recueillir sur le plus grand charnier du monde, c'est aussi attester du lien intime qui le rattache au Moyen-Orient ; le lie à la tragédie – inconséquente si l'équation ne devait se résoudre que par les chiffres – d'un autre peuple, de tous ces gens dont nous avons, mes confrères et moi-même, vu les souffrances au Liban.

Ici pourtant, même la littérature des camps peut s'avérer presque aussi bouleversante que l'expérience concrète de la violence au Moyen-Orient. La nuit précédant notre pèlerinage à Auschwitz, étendu sur mon lit de l'Hôtel Polski, à Cracovie, en écoutant la neige tomber derrière la fenêtre, j'avais lu une des nouvelles de Tadeusz Borowski sur le camp de Birkenau celle qui s'intitule « Par Ici pour le gaz, mesdames et messieurs. » Après avoir survécu à Auschwitz et Dachau, Borowski s'est gazé lui-même en 1951. Et on dirait ce texte écrit par un homme déjà à moitié mort. La prose est poussée jusqu'à l'extrême limite du sens, et plus que la grammaire, c'est la sensation qui prime. La narration est pénible. Nombre de phrases ne comportent aucun verbe. Borowski écrit que « les vivants ont toujours raison et les morts toujours tort » mais, dans la préface, son éditeur affirme le contraire. Ce que Borowski a écrit sur les camps, dit-il, prouve justement que ce sont les morts qui ont raison.

Borowski s'identifie à un kapo du camp, l'un des prisonniers qui attend les convois chargés de Juifs de Hongrie, de Hollande, de France et d'Allemagne.



Des photos sépia sur un mur

« ...Avec une lenteur infinie, des wagons arrivent, la locomotive répond par un coup de sifflet strident ; aux fenêtres apparaissent des visages fripés et pâles, plats comme des découpages, aux yeux immenses brûlants de fièvre. Voici déjà les camions, voici déjà le monsieur calme avec son carnet, déjà les SS sont sortis de la cantine avec leurs sacoches pour l'or et l'argent. Nous ouvrons les wagons. Non, on ne peut plus se maîtriser. On arrache brutalement leurs valises aux gens, on les secoue pour leur prendre leur manteau. "Allez, allez, passez !" Ils vont, ils passent. Hommes, femmes, enfants. Certains d'entre eux savent. » *

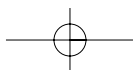
Les victimes sont des Juifs hongrois arrivés à Auschwitz en 1944 pour y être assassinés ; la totalité d'entre eux, 400 000, en seulement deux mois, consumés dans les chambres à gaz à raison de 24 000 par jour, alors même que les fours crématoires saturaient.

« On traîne vers le camion un vieillard en frac, avec un brassard. Sa tête heurte le gravier et le pavement ; il gémit et répète sans relâche : « Ich will mit dem Herrn Kommandanten sprechen, je veux parler au commandant. « [...] D'autres portent une fillette qui a perdu une jambe. Ils la tiennent par les bras et par la jambe qui lui reste. Des larmes coulent sur son visage, elle murmure plaintivement : « Monsieur, ça fait mal, ça fait mal... « Ils la jettent sur le camion, parmi les cadavres. Elle brûlera vive avec eux. » **

Doit-on donc voir Auschwitz comme un lieu qui permet de comprendre le mal ou comme un sanctuaire dédié aux morts et à leurs souffrances ? Ou simplement comme une mesure de la distance entre l'expérience des survivants et celle de ceux qui ne pourront jamais en comprendre le sens ? Nous avons rencontré à Varsovie un correspondant de l'Associated Press qui s'était rendu plus tôt à Auschwitz avec une délégation juive, pour une cérémonie du souvenir. « Deux d'entre eux, nous avait-il raconté, un homme mince et une femme, se trouvaient sur la rampe de sélection pour les chambres à gaz. Ils se disputaient à propos de l'endroit où était posté Mengele, le médecin du camp qui se livrait aux expériences médicales. Lui affirmait que Mengele se tenait de tel côté, et la femme jurait en pleurant qu'il se

* T. Borowski, *Le monde de pierre*, trad. L. Dyèvre et E. Veaux, Éd. Christian Bourgois, Paris, 2002, p. 98.

** Idem, p. 102.

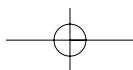


Liban, nation martyre

trouvait de l'autre côté de la rampe. Toutes les caméras de télévision filmaient cette pauvre femme en train d'avoir une crise de nerfs et de se quereller au sujet de l'emplacement exact de Mengele. Vous vous rendez compte ? »

Sans le savoir, sa question mettait le doigt sur le problème auquel sont confrontés tous les gens qui se rendent là-bas pour la première fois. Ce n'est pas que ce qui s'est passé ici dépasse l'entendement – c'est bien le cas –, mais le fait que cela se situe hors du champ même de l'imagination. C'est peut-être pour cela que les textes de Primo Levi charrient plus de vérité que les vestiges d'Auschwitz, ces preuves tangibles et terrifiantes que, oui, tout s'est passé exactement comme on nous l'a toujours raconté. Aussi la chambre à gaz qui subsiste dans le camp d'Auschwitz, le crématorium avec le nom de ses fabricants d'Erfurt encore inscrit sur le four, les pelotes de cheveux, le bâtiment dévolu aux expériences médicales, les lunettes entassées, le chemin de fer de Birkenau, le mur d'exécution, les gibets collectifs : tout ceci permet d'authentifier les récits de Borowski ou de Levi, plus qu'ils ne font office de preuve en soi, car on ne peut prouver que ce que l'on peut concevoir.

Seules les boîtes de Zyklon B vides, leurs couvercles arrachés comme s'il s'agissait de conserves de haricots vidées par un cuisinier impatient, semblaient néanmoins différentes. Les rebords déchiquetés des couvercles montraient toute la hâte qu'avaient mise les Allemands à déverser le contenu dans les chambres à gaz. « Finissons-en le plus vite possible », avaient-ils certainement dit. Ces petites horreurs rouillées faisant partie intégrante d'une routine, l'imagination pouvait les appréhender. Mais les autres objets exposés à Auschwitz ne menaient nulle part. Dans une pièce des vieux bâtiments du camp sont entassées des valises, dont la plupart portent les noms de leurs propriétaires. Ce sont les mêmes que le kapo décrit par Borowski arrachait brutalement des mains des Juifs arrivés par convoi à Birkenau. Ces bagages n'ont rien d'irréel. Les noms ont été griffonnés à la hâte sur les sacs par des gens qui avaient dû quitter précipitamment leurs foyers et leurs ghettos. Sur une valise marron toute craquelée, une écriture d'enfant, avec des lettres de taille inégale : « Carl Israel Hafner. Vienna 1, Biberstrasse 14. « J'ai recopié le nom et l'adresse. Était-ce, comme l'écriture l'indiquait, un petit garçon peut-être en âge d'aller à l'école ? Aurait-il, par quel miracle, survécu à Auschwitz, voire même retrouvé son ancienne maison ? Qu'était-il advenu de son père, de sa mère, de ses frères et sœurs ? Est-ce qu'un seul membre de sa famille avait survécu à l'Holocauste ?

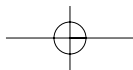


Des photos sépia sur un mur

En rentrant à Beyrouth, je suis passé par Vienne et j'ai pris un taxi pour le centre-ville. Il faisait presque aussi froid qu'en Pologne, et Biberstrasse était couverte de neige. C'était une rue étroite et propre, bordée de fenêtres à double vitrage pour se protéger du froid, une rue qui avait sans doute connu des jours plus fastes. Car le numéro 14 n'était plus un immeuble d'habitation : « Bundesministerium für Land und Forstwirtschaft », était-il écrit au-dessus de la porte d'entrée, la même qu'avait dû franchir pour la dernière fois, plus de quarante-cinq ans plus tôt, Carl Hafner, en serrant fort sa grosse valise. L'immeuble appartenait désormais au ministère de l'Agriculture autrichien. Les appartements avaient été transformés en bureaux. Au bout de la rue, la jeune fille du bureau de poste n'arrivait pas à comprendre l'objet de ma requête. Son service ne pouvait pas, me disait-elle, retrouver la trace d'un résident ayant disparu du quartier depuis si longtemps. Même le rabbin local – car Biberstrasse fait toujours partie du quartier juif de Vienne, du moins de ce qu'il en reste – n'avait nulle part ce nom inscrit dans ses registres. Carl Israël Hafner avait purement et simplement disparu. Sa famille, son identité, son existence même s'étaient volatilisées. Comme si les Hafner n'avaient jamais existé : or c'était exactement ce qu'avait voulu Hitler. Seule cette vieille valise, avec son écriture enfantine, indique l'endroit où Carl Hafner a disparu.

Wojciech, notre guide à Auschwitz, comprenait quelque chose à cela, peut-être parce qu'il avait rencontré tant de survivants, peut-être aussi parce que – vivant avec sa femme et son jeune fils dans la vieille baraque des SS – les preuves d'Auschwitz étaient devenues elles-mêmes à ses yeux des lieux communs. Il avait connaissance d'autres choses qui fournissaient la preuve terrifiante de la réalité d'Auschwitz. « Il y a quelques semaines, raconta-t-il, nous avons reçu ici une délégation ouest-allemande. Ils voulaient déposer des couronnes de fleurs sur le mur d'exécution où les Allemands ont fusillé des milliers de personnes, des familles entières, pères et mères tenant la main de leurs enfants qui se tenaient entre eux au moment d'être tués. Or nous devons toujours jeter ces couronnes au bout de quelque temps, quand elles sont fanées. La dernière fois, mes collègues sont allés là-bas pour jeter les couronnes. En enlevant l'une d'elles, contre le mur, ils ont trouvé, cachée derrière, une toute petite svastika en plastique. Comment peut-on faire ce genre de choses ? »

S'il fallait encore une preuve de la laideur de certaines âmes, il n'est qu'à voir les gardes du camp. Oui, il y a aujourd'hui des gardes à Birkenau, habillés de noir, officiellement installés par le gouvernement



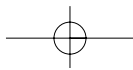
Liban, nation martyre

polonais pour protéger Auschwitz. Wojciech nous expliqua d'une manière presque terre-à-terre : « Vous comprenez, nous pensons que rien ne doit quitter cet endroit, mais vous avez des gens qui viennent fouiner ici avec des détecteurs de métaux. » Il ne voulait pas poursuivre, car il savait manifestement quelque chose de honteux. Nous avons insisté. Qu'est-ce que les gens pouvaient bien chercher avec des détecteurs de métaux ? « La nuit, a-t-il répondu. Ils viennent la nuit et vont directement vers les fosses, celles où les nazis déposaient les cendres des morts. Et ils cherchent des objets. On leur a raconté que certaines personnes, juste avant d'aller dans les chambres à gaz, réalisant ce qui leur arrivait, préféraient enterrer leurs bijoux et d'autres objets plutôt que de les laisser aux mains des nazis. Les gens avec les détecteurs de métaux venaient donc ici la nuit. Pour trouver des bijoux. Voilà pourquoi nous avons des gardes. »

Normalement, les visiteurs ne sont pas conduits vers ces fosses aux cendres. Le trajet est long, sur une route non pavée couverte d'une glace épaisse, jalonnée par une série de miradors aux toits d'ardoise en bon état et de pieux pour fil barbelé le long d'un bâtiment inachevé – les Allemands étaient encore en train d'agrandir Auschwitz lorsque l'Armée Rouge a libéré le camp. Après avoir franchi un portail rouillé, nous avons marché, entourés par de hauts sapins, dans une petite forêt. La neige s'était incrustée dans l'écorce, tant le blizzard avait soufflé la nuit précédente ; mais de temps en temps des pans de neige rompaient le silence en tombant des branches hautes, déclenchant de petites avalanches invisibles parmi le feuillage.

À notre droite se trouvaient à demi enfouies les restes de l'une des chambres à gaz de Birkenau, détruite par les gardes du camp juste avant la libération du camp. Et plus loin, près de l'orée du bois, un fossé profond ; une tranchée qui décrivait un angle droit à hauteur d'une rangée de sapins où un autre mirador nichait parmi les branches, bien bâti et en bon état. C'était une des fosses utilisées par les Allemands pour brûler les corps quand les crématoriums ne pouvaient plus absorber leurs 24 000 cadavres quotidiens. Les corps étaient brûlés en pyramides, sur des tréteaux au-dessus des tranchées ; les restes étaient jetés avec les cendres dans les petits étangs naturels qui se trouvaient à côté de la clairière.

Wojciech se tenait là, dans la neige. Il ne disait rien, tel un conservateur de musée à côté des cendres enfouies de presque quatre millions de personnes. La plupart étaient juives. Par-delà les arbres, dans le lointain, de l'autre côté d'Auschwitz, nous avons entendu la longue plainte d'une locomotive à vapeur. Peut-être était-ce le train



Des photos sépia sur un mur

que nous avions vu le matin qui repartait maintenant avec ses wagons vides vers Cracovie ou Varsovie. Son sifflement se transforma en un cri strident qui vacilla avant d'être étouffé par le brouillard. La forêt était silencieuse. Wojciech nous dit alors qu'il n'avait jamais vu ni entendu d'oiseaux dans cet endroit. Les arbres avaient également disparu du bord des petits étangs. « Je crois que les racines des arbres ne peuvent pas pousser dans la cendre », dit-il.

Mais ce n'étaient même pas des étangs, plutôt des mares gelées bordées de broussailles nappées de givre. N'importe où ailleurs, nous aurions apprécié la beauté fragile de l'endroit. N'importe où ailleurs, quelqu'un aurait construit une petite jetée en bois pour les pêcheurs, ou bien amarré une petite barque à la berge. Mais dans un autre pays, si on avait su ce qui se trouvait au fond, on aurait au moins planté un panneau. Les restes de trente êtres humains ont droit à leur stèle ; pour trois cents personnes, commande un mémorial à un artiste de renommée internationale. Certes, Birkenau ne manque pas de monuments, entre les deux chambres à gaz au bout des rails. Mais là, dans cette fosse aux cendres, il n'y avait rien. On peut commémorer le souvenir de trois cents personnes. Mais comment trouver les mots pour évoquer les cendres de trois mille, de trente mille ou – soyons réalistes dans le cas de ce petit étang – de trois cent mille personnes ?

Quelque part sous la glace, dans ces profondeurs gelées, reposaient les os pulvérisés de villes entières, de générations, d'un continent tout entier. Sur un bord de l'étang, les herbes givrées avaient été piétinées et, depuis la berge, de petites empreintes animales s'étaient posées sur la couche de glace, probablement quelque renard ayant pris un raccourci à travers la clairière. Mais vers le centre, la glace avait été perforée par la patte de l'animal. Pris de panique, le renard avait dû courir vers les buissons, car ses traces indiquaient des glissements et des grattements dans la glace.

J'ai pris plusieurs photos en noir et blanc de ce petit étang, avec sa surface gelée et ses arbres blancs voûtés en arrière-plan. De retour à Beyrouth, je les ai fait développer. Mais le fixateur chimique devait être défectueux – peut-être s'était-il dilué depuis longtemps –, car au bout de quatre ou cinq semaines, les images d'Auschwitz, de la tête de rail de Birkenau, des chambres à gaz et des fosses aux cendres sont devenues moins claires, surchargées de grain, avant de prendre une couleur sépia foncé, comme sur les vieilles photos de guerre, comme les photos des malheureux Juifs accrochées au mur dans la chambre du vieux Szymon Datner.